

pendu, il avait satisfait à la justice et n'appartenait plus aux hommes, mais à Dieu. Le bourreau insista, les pénitents s'entêtèrent. Le bourreau appela ses valets à son secours; les pénitents se rangèrent devant leur protégé qui, assis sur son derrière, était parvenu à reprendre son centre de gravité et qui en profitait pour rappeler ses idées en se frottant les yeux. Une lutte s'établit, d'un côté avec l'acharnement de la vengeance, de l'autre avec le dévouement de la charité, les uns criant, les autres chantant, les uns appelant le diable à leur aide, les autres priant Dieu de les protéger. Bref, il était impossible de préjuger à qui resterait la victoire, lorsque Placido, revenu entièrement à lui, pensa qu'il était de la dernière inconvenance de laisser de saints hommes comme ses défenseurs exposer ainsi leur salut pour lui, tandis que lui, qui était si intéressé à la solution de l'affaire, les regardait les bras croisés. En conséquence, il saisit aux mains d'un enfant de chœur la croix qu'il portait, et, se frayant un passage au milieu des combattants, il asséna de son arme bénite un si terrible coup sur la tête du bourreau, que celui-ci tomba comme un bœuf frappé d'un coup de masse. Les deux partis jetèrent un cri: contre toutes les habitudes reçues, le patient avait tué l'exécuteur. Les valets, épouvantés, prirent la fuite, et les pénitents emportèrent Placido Brandi en triomphe, chantant à tue-tête le *Gloria in excelsis Deo*.

Cet événement donna matière à un cinquième procès; mais celui-ci s'instruisit par contumace. Placido n'avait pas voulu quitter ses bons amis les pénitents, et, comme leur église avait droit d'asile, on lui avait établi dans la sacristie un petit logement provisoire dont il se trouvait à merveille, comparativement à celui qu'il aurait dû occuper. Placido Brandi fut condamné une cinquième fois à mort; mais le cas était si étrange, que l'on envoya l'instruction au roi Ferdinand, lequel envisagea la chose du côté comique, et, ne voulant pas essayer d'aller briser sa puissance royale contre un homme si évidemment protégé par la puissance divine, fit à Placido Brandi grâce pleine et entière, à la condition qu'il abandonnerait sa troupe et vivrait à Cosenza aussi honnêtement qu'il lui serait possible. Ces conditions parurent à Placido si raisonnables, qu'il les accepta sans discuter, s'assura que la grâce était en bonne forme, embrassa ses bons amis les pénitents, et partit joyeusement pour le lieu de sa destination. Dans cette époque, il habitait honorablement Cosenza, sans qu'il lui fût resté de sa pendaison autre chose que la marque de la corde autour du cou, et comme cette marque simulait le second grade de l'ordre de Saint-Janvier, on l'appelait généralement Placido Brandi que le Commandeur.

VI.

LE BANDIT PAR DROIT DIVIN.

Lorsque Placido Brandi avait été arrêté, Marco Brandi, son fils, avait tout naturellement pris la place de son père. C'était donc comme nous l'avons dit, non pas un chef par élection, mais un héritier légitime, un bandit de droit divin. Il en résultait que Marco Brandi, libre comme tout montagnard, brave comme tout Calabrais, était dans le fait un bon chef de bande; seulement, il exerçait sa profession comme on exerce une profession apprise de jeunesse, en métier et non en art, avec conscience et loyauté, mais sans enthousiasme. Aussi, à peine Marco Brandi avait-il appris la manière miraculeuse dont son père avait échappé à la mort, qu'il était parvenu sous un déguisement jusqu'à lui et lui avait offert de résigner entre ses mains le commandement qu'il avait exercé par intérim. Mais le bonhomme lui avait expliqué les conditions moyennant lesquelles il avait obtenu sa grâce, et, tout en lui offrant les conseils de sa vieille expérience, il lui avait fait part de la détermination qu'il avait prise de se retirer définitivement des affaires. En conséquence, Marco Brandi était revenu vers sa troupe, avait réglé les comptes d'un chacun, et avait fait parvenir à l'ancien chef, en une traite sur le meilleur banquier de Cosenza, la part qui lui revenait dans les prises pour tout le temps de sa gestion. Il y avait joint sa part à lui, en priant son père de la lui faire valoir du mieux qu'il lui serait possible, afin d'avoir cette ressource si d'un jour à l'autre il lui prenait l'envie de se retirer à son tour. Puis, ces arrangements faits, il avait continué ses expéditions dans la montagne, à la grande satisfaction de ses compagnons qui, ne voyant pas, comparativement à eux, dans Marco Brandi, un homme d'une supériorité terrassante, le respectaient moins peut-être, mais l'en aimaient davantage. Aussi avaient-ils éprouvé une profonde terreur quand, trois ans auparavant, leur chef avait, comme nous l'avons raconté, manqué d'être pris, et ne s'était sauvé qu'en enjambant le mur du jardin de l'abbaye où sœur Marthe l'avait humanement nourri tout le temps qu'il y était resté caché. Ils se soumièrent donc sans murmures aux conditions proposées par la madone, quoique ces conditions les exilassent pendant trois ans du véritable centre de leurs opérations. Il se retirèrent donc à la distance convenue, et parcoururent tout le reste de la Calabre, en respectant Nicotera et ses environs.

Le délai fixé était écoulé depuis trois jours lorsqu'ils y revinrent, et cela à leur grande

joie, car les uns avaient des relations d'amour, d'autres de famille et d'autres enfin d'amitié, tant à Sylla qu'à Monteleone et au Pezzo. Partout ailleurs ils s'étaient regardés comme exilés; là, au contraire, ils étaient chez eux. Aussi, le soir de l'orage, ces braves gens étaient-ils tranquillement, dans une maison située à quelques pas de la route, à fêter leur retour le verre à la main, lorsque Marco Brandi, en sortant par hasard, aperçut le caporal Bombarda qui, ainsi qu'il l'avait écrit à maître Adam, revenait passer son congé dans sa famille. Marco Brandi avait hérité de son père la haine des uniformes; peut-être, à jeun, se fût-il contenté de mépriser le jeune artilleur; mais quelques verres de muscat calabrais lui avaient monté à la tête; il résolut donc de ne pas laisser le voyageur achever paisiblement son étape. En conséquence, il gagna la route et se mit à marcher côte à côte avec le caporal. Au bout d'un instant de silence qui fut consacré par les deux jeunes gens à s'observer mutuellement.

— Vous êtes militaire? dit Brandi en toisant le caporal de la tête aux pieds.

— Un peu, répondit Bombarda en relevant sa moustache.

— Dans quel corps? continua le bandit.

— Dans l'artillerie à pied, répliqua le militaire d'un ton qui indiquait la supériorité qu'il accordait à ce régiment sur tous les autres.

— Triste corps! fit Marco Brandi en allongeant la lèvre inférieure en signe de mépris.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le caporal Bombarda parut réfléchir profondément à ce qu'il venait d'entendre; puis, comme s'il n'eût pas compris:

— Vous dites? reprit-il.

— Je dis: Triste corps! continua son interlocuteur avec le même flegme.

— Et pourquoi cela, si l'on vous plaît, mon mignon? reprit le caporal.

— Parce que c'est un corps qui fait plus de fumée que de feu, plus de bruit que de besogne; voilà pourquoi. Et quel grade occupez-vous dans l'artillerie?

— Le grade de caporal, dit Bombarda d'un air qui indiquait la certitude que sa position personnelle allait le relever aux yeux de son compagnon de voyage.

— Pauvre grade! murmura Marco Brandi en avançant cette fois les deux lèvres en signe de dégoût.

— Comment, pauvre grade! s'écria le jeune militaire, doutant encore qu'un homme eût réellement l'impudence de prononcer devant lui de semblables paroles.

— Sans doute, répondit Marco Brandi; est-ce que vous ne connaissez pas le proverbe: *Besogna dieci otto caporali per far' un' caglione*.

Le bandit n'avait pas achevé ces paroles que l'artilleur avait le sabre à la main.

— Tu vois bien que je te dis la vérité, s'écria Marco Brandi en faisant un pas en arrière, puisque tu mets le sabre à la main contre moi qui suis sans armes.

— Tu as raison, dit l'artilleur renfonçant l'arme dans sa gaine: et maintenant, continuait-il, as-tu un couteau?

— Est-ce qu'un Calabrais marche jamais sans cela! répondit Marco en tirant de la poche de sa culotte l'instrument demandé.

— Bien! dit le caporal en suivant son exemple. A combien de pouces nous battons-nous?

— A toute la lame, répondit le bandit; de cette manière, il n'y aura pas moyen de tricher (1).

— Soit, s'écria l'artilleur en se mettant en garde.

— Et maintenant, ajouta son adversaire, veux-tu que je te dise une dernière chose pour te donner du cœur, si tu en manques? C'est que, si tu me tués, tu seras fait sergent.

— Pourquoi cela?

— Parce que je suis Marco Brandi.

— En garde! dit l'artilleur.

— Défends-toi, dit le bandit.

Les deux jeunes gens se jetèrent l'un sur l'autre, animés d'une de ces rages de tigres comme en éprouvent les méridionaux. Aussi c'eût été une chose terrible à voir que ce duel au couteau, sur une grande route, illuminé par les éclairs et accompagné par la foudre. Mais comme il n'y avait aucun témoin, nul ne peut dire ce qui se passa. Seulement, une troupe de sbires, qui se rendait de Reggio à Cosenza, vit, au moment où elle débouchait à l'angle de la route, un homme qui tombait en poussant un grand cri; en même temps, un autre homme, apercevant les cavaliers, prit la fuite. Les gendarmes pensèrent qu'un assassinat venait d'être commis, et firent feu. Marco Brandi, atteint alors d'une balle dans le côté, désespéra de regagner la montagne et se jeta dans la première maison qu'il trouva sur sa route. Nous avons vu quel hasard fit que c'était au père même du malheureux caporal Bombarda que le bandit avait demandé l'hospitalité, et comment le vieillard, dans le premier mouvement de sa douleur, l'eût sans doute livré à ceux qui le cherchaient, sans la prière tacite mais expressive de Gelsomina.

Il fallait tout l'amour que maître Adam portait à sa fille pour qu'il étouffât ainsi le cri pa-

(1) Pour comprendre cette provocation, il faut savoir qu'en Calabre et en Sicile on se bat habituellement au couteau; seulement, selon la gravité de l'offense ou l'intensité de la haine, on se bat à un pouce, deux pouces ou trois pouces, puis enfin à la lame tout entière. Dans les premiers cas, les combattants pincent entre le pouce et l'index le fer à la distance indiquée, de sorte que les doigts servent de garde et empêchent le couteau de pénétrer plus loin qu'il n'a été convenu.

ternel qui demandait vengeance au plus profond de son cœur. Mais le premier moment de lutte passé, il fut sublime à la fois de grandeur et de simplicité. Les deux blessures étaient graves : trois jours Marco Brandi et le caporal Bombarda furent entre la vie et la mort ; et, pendant ces trois jours, le vieillard pria également pour le meurtrier et pour la victime, tandis qu'au milieu de ces deux moribonds couchés dans la même chambre, Gelsomina veillait comme l'ange de l'espérance et de la résignation. Quant à la vieille Babilana, elle n'avait rien compris à toute cette aventure, si ce n'est qu'il y avait deux blessés dans la maison. Elle effilait en conséquence de la charpie et taillait des bandages ; seulement, comme l'un de ces blessés était son fils, de temps en temps, sans interrompre son ouvrage, elle essuyait une grosse larme avec le revers de sa main.

Il n'y avait pour tout chirurgien à Nicotera qu'une espèce de barbier, bavard, mais crédule, à qui l'on dit que les deux jeunes gens revenaient ensemble lorsqu'ils avaient été attaqués par la troupe de Marco Brandi et laissés pour morts sur la route. Le détachement qui avait poursuivi l'assassin avait continué sa route vers Cosenza, persuadé que le brigand avait regagné sa bande ; de sorte que nul ne se doutait dans le village de ce qui s'était réellement passé. Les deux blessés eux-mêmes furent longtemps à comprendre comment ils étaient l'un près de l'autre. Le frater avait recommandé le silence aux malades, et, aussitôt que Marco Brandi voulut parler, Gelsomina lui appuyait la main sur la bouche ; et comme il aimait beaucoup cette manière de lui imposer silence, il se taisait avec assez de docilité. Quant au caporal Bombarda, sa sœur opérait sur lui le même effet sans avoir besoin d'employer le même moyen : il lui suffisait de porter un doigt à sa bouche ; et alors la jeune descendante des Grecs, élançée, gracieuse et noble comme ses aïeules, semblait, dans cette pose antique, une statue du Silence retrouvée dans quelque fouille d'Herculanum ou de Pompeïa.

Enfin on permit aux blessés de parler à voix basse ; c'était encore une manière de dialogue fort au goût de Marco Brandi. Pour entendre ce qu'il avait à lui dire, il fallait que la jeune fille se penchât sur son lit, et le bandit avait la voix si faible que Gelsomina était obligée d'approcher ses joues presque contre ses lèvres. Cependant, toute faible que fût cette voix, Marco avait toujours à raconter des choses d'une longueur étrange et qui contrastaient avec l'échange rapide de paroles que faisaient de l'autre côté de la chambre le frère et la sœur. Aussi, quoique le caporal Bombarda fût celui qui était blessé le plus grièvement, par un de ces bizarres et inexplicables caprices de l'orga-

nisation humaine, ce fut lui qui retrouva le premier la sonorité de la parole. Il en profita pour demander à Marco Brandi, pendant un instant où Gelsomina les avait laissés seuls, ce qui s'était passé depuis le moment où il ne se souvenait plus de rien. Marco Brandi, qui n'avait aucune raison de parler bas au caporal, retrouva pour lui répondre toute l'étendue de sa voix. A son tour, le caporal apprit au bandit ce qu'était son père et comment son état avait été toujours baissant depuis l'aventure de la madone. Marco Brandi remarqua que les malheurs successifs de cette famille dérivait de lui, et, comme c'était un brave et honnête garçon, il résolut de les réparer, autant qu'il était en son pouvoir, en épousant Gelsomina. Aussi, lorsque la jeune fille rentra, prétextant la fatigue que lui avait causée le dialogue précédent, eût-il à voix basse avec elle un des entretiens les plus longs et les plus animés qu'il eût encore entamés. Quant à Gelsomina, elle ne répondit qu'en rougissant ; puis tout à coup, et au moment où rien ne présageait que la conversation dût finir, elle s'élança dans la chambre et alla se jeter au cou de son père, en disant : « Oh ! d'abord, père, j'en mourrai de chagrin si tu n'y consens pas. »

Maitre Adam écouta toute la petite confession de sa fille en homme qui sent toute la gravité d'une pareille confidence. Son intention n'avait jamais été de contrarier Gelsomina dans son amour. Quant à la fortune, sa position personnelle ne lui permettait pas d'avoir pour l'établissement de ses enfants des prétentions exorbitantes. Cependant, il fit quelques observations à Gelsomina sur la situation sociale de son futur époux : non pas que la profession de bandit ne fût honorable et lucrative, quand on l'avait surtout, comme Marco Brandi, exercée depuis son enfance ; mais elle offrait trop de chances à une femme de devenir veuve. Gelsomina cita alors à son père l'exemple de plusieurs jeunes filles des environs qui avaient fait des mariages semblables, lesquels avaient parfaitement tourné. Mais le vieillard fut inflexible : c'était chez lui une affaire de prévoyance, et non de préjugés. Gelsomina eut beau lui rappeler le vieux Placido Brandi qui menait une vie de patriarche à Cosenza, maître Adam lui répondit que c'était une exception, que tout cela avait tenu à une corde plus ou moins solide, et que ce n'était pas sur de pareilles possibilités qu'il fallait baser le bonheur de sa vie. Il y avait bien quelque chose de réel dans tout cela ; aussi Gelsomina revint-elle avec moins de dépit qu'on ne l'aurait cru rapporter à son amant la réponse de son père.

Cela donna gravement à réfléchir à Marco Brandi. Comme nous l'avons dit à nos lecteurs, il n'avait jamais été enthousiaste de son état ; seulement, il l'avait exercé avec honneur

et courage, parce que ces deux qualités étaient en lui et qu'il les eût transportées dans quelque situation de la vie où il se fût trouvé. Il répondit donc à Gelsomina qu'elle ne devait avoir aucun trouble à cet égard, qu'il reconnaissait la justesse des raisonnements de son père, qu'il était prêt à faire le sacrifice de sa profession à son amour, et que, dès lors, le consentement du vieillard ne tenant qu'à son abdication, il abdiquait ; seulement, il lui faudrait changer de localités, aller demeurer dans un pays où il fût moins célèbre. Au reste, la fortune qu'avait fait valoir pour lui son père, jointe à sa portion dans ce qui lui restait à partager avec ses compagnons, non-seulement lui facilitait tous les moyens de déménagement, si dispendieux et si lointains qu'ils fussent, mais encore lui assurait, en quelque lieu qu'ils fixassent leur domicile, non pas une fortune brillante, mais une existence douce et tranquille, ce qui donnerait à maître Adam la facilité de faire sur tous les murs blancs des madones impuissantes et des âmes du purgatoire insolubles.

Cette proposition, dans l'état actuel des choses, était ce qui pouvait faire le plus de plaisir à maître Adam, car elle cadrait merveilleusement avec ses plans d'avenir ; il l'accepta donc avec la même franchise qu'elle lui avait été faite. Marco Brandi échangea son amour avec la fille et sa parole avec le père : un baiser fut le gage de l'un, un serrement de main le gage de l'autre. Puis, comme le caporal Bombarda, ramené par les raisonnements de son camarade de chambrée vers des idées plus droites à l'égard de la servitude militaire, ne voyait plus dans son état qu'un esclavage sans avenir, il résolut de partager la fortune de sa famille. Et voilà comment, au bout de six semaines, les deux jeunes gens sortaient bras dessus bras dessous de la maison de maître Adam, l'un pour aller donner sa démission de chef de bandits, l'autre pour faire changer son congé provisoire en congé définitif.

VII.

LES TROIS SOUS DU COMPÈRE MATTÉO.

Quant à maître Adam, ce qui l'avait décidé à quitter Nicotera pour fixer ailleurs son domicile, c'était d'abord son amour pour Gelsomina, qui lui faisait regarder comme impossible de se séparer jamais de sa fille chérie ; puis, enfin, l'état de misère profonde dans laquelle il était tombé. Nous avons dit que l'hospitalité de maître Adam était à la fois d'une grandeur

et d'une simplicité sublimes : en effet, non-seulement le vieillard avait, en donnant asile à Marco Brandi, oublié sa vengeance, mais encore sa pauvreté. Les besoins journaliers des deux blessés lui avaient bientôt, il est vrai, rappelé sa misère ; mais il s'était généreusement soumis à toutes les conséquences de la bonne action qu'il avait entreprise. Alors le vieillard, pour subvenir à la double dépense de ceux qui étaient malades et de ceux qui se portaient bien, s'était peu à peu défait des objets les moins nécessaires à son petit ménage ; puis, de ceux-ci, il était passé petit à petit aux ustensiles usuels ; enfin, il avait été obligé d'avouer sa détresse à Gelsomina, qui avait aussitôt mis à sa disposition ses aiguilles d'or, ses boucles d'oreilles et son collier.

Le vieillard les avait vendus en pleurant ; mais, pendant le premier mois, les deux blessés n'avaient manqué d'aucun soin ni d'aucun médicament. Ce terme passé, maître Adam, qui avait toujours tout payé comptant, avait eu crédit pendant une semaine ; enfin, les huit derniers jours de la convalescence s'étaient écoulés plus difficilement, car, non-seulement les créanciers réclamaient le prix des objets fournis, mais encore n'en voulaient plus fournir d'autres. Néanmoins, ils s'étaient écoulés, et comme ni le caporal ni Marco Brandi n'avaient eu le loisir d'examiner la maison en y entrant, ils ne s'étaient point aperçus de l'état de dénuement auquel elle en était réduite lorsqu'ils en sortirent. Il y eut plus : comme maître Adam ne voulait pas que son fils se remit en route sans avoir quelque chose à faire sonner dans sa poche, il alla faire appel à la vieille amitié de son compère Mattéo, qui fit mille difficultés d'abord, mais qui, enfin, vaincu par ses sollicitations, se hasarda, tout avare qu'il était, à lui prêter trois sous, avec promesse positive de la part de maître Adam que, si, dans l'espace de huit jours, cette somme n'était pas remboursée, il lui donnerait un gage qui lui en répondit. Maître Adam souscrivit à cette condition, de sorte qu'au moment où le pauvre père serrait la main de son fils, il put encore lui glisser dans la main cette dernière marque de sa prévoyance paternelle, que le caporal Bombarda se garda bien de lui refuser, quelque minime qu'elle fût. Il est vrai qu'il était loin de se douter qu'en l'acceptant il devenait de trois sous plus riche que son père.

Ce ne fut que lorsque les deux jeunes gens furent partis que maître Adam sentit tout son dénuement : la maison était vide, et, du peu de meubles qui la garnissaient autrefois, il ne restait plus que les lits des deux blessés. Gelsomina s'assit sur l'un et maître Adam sur l'autre, tandis que la vieille Babilana apprêtait pour le souper les dernières provisions qui restaient encore, mais qui, épuisées en un ou deux repas, allaient laisser sans ressources la

pauvre famille. Gelsomina pleurait. Maître Adam, absorbé dans ses pensées, cherchait au plus profond de son esprit un moyen de se tirer d'affaire. Tout à coup une idée lumineuse sembla traverser son esprit; il se leva et alla embrasser sa fille. Il venait de décider qu'elle partirait le lendemain matin pour passer chez une tante qu'elle avait à Tropea, et qui souvent la lui avait demandée sans qu'il consentit à s'en séparer jamais, tout le temps que durerait l'absence de Marco Brandi. De cette manière au moins, Gelsomina serait exempte des privations auxquelles il ne pouvait la soustraire, si elle restait, et que lui et la vieille Babilana trouveraient toujours moyen de supporter du moment où elles n'atteindraient pas leur fille. Gelsomina fit quelques objections; mais, vaincue par les instances de son père, elle consentit à partir le lendemain. En conséquence, au point du jour, maître Adam alla emprunter Balaam à Fra Bracalone, avec lequel il était, depuis le marché fait entre eux, resté dans les meilleures relations du monde, et, comme ce n'était pas jour de quête, le sacristain le lui prêta sans difficulté. Gelsomina prit congé de sa mère et monta sur le dos de Balaam, qui se mit en route, tout joyeux de porter cette fois, contre son habitude, un poids aussi léger.

Maître Adam avait choisi cette heure matinale pour que sa fille trouvât en arrivant chez sa tante un déjeuner qu'elle aurait cherché vainement à la maison. En effet, sa parente la reçut à merveille et fit grande fête à son beau-frère. Elle eût bien voulu le retenir un jour avec Gelsomina; mais le vieillard se rappelait qu'il avait laissé à la maison la pauvre Babilana seule, sans provisions et sans argent pour en acheter. Aussi ne voulut-il pas même se mettre à table, objectant qu'il avait promis de ramener Balaam avant midi. Seulement, il demanda la permission de mettre dans sa poche sa part du déjeuner, afin, disait-il, de la manger en route, mais, dans le fait, pour la reporter à sa femme. Puis il prit congé de Gelsomina, lui promettant de la revenir chercher le plus tôt possible.

Un nouveau désastre attendait maître Adam à son retour: le propriétaire de la maison qu'il habitait, et qui depuis quelque temps le poursuivait pour le paiement de trois termes dont il était en retard, avait fait saisir chez lui. En apprenant cette nouvelle, maître Adam vit bien qu'il était enfin arrivé au bout de la lutte, et qu'il lui fallait céder: il tira de sa poche les provisions qu'il rapportait à sa femme et dont il l'assura avoir pris sa part, et, tandis que celle-ci quittait un instant pour leur faire fête le rosaire qu'elle égrainait machinalement toutes les fois que les soins de la maison lui laissaient le loisir de dire ses prières, il se promena en long et en large avec l'agitation qui

précède toujours une résolution désespérée. Enfin il s'arrêta devant la vieille Babilana, les bras croisés et en homme qui a pris sa décision.

— Eh bien? dit la pauvre vieille avec un sentiment instinctif d'effroi,

— Femme, répondit maître Adam, le moment est venu d'avoir du courage!

— D'avoir du courage, répéta Babilana d'un ton moitié passif, moitié interrogateur.

— Sans doute. Ils ont saisi les meubles aujourd'hui; ils me saisiront demain, moi.

— Ils te saisiront, murmura la vieille femme; mais ne devons-nous pas nous en aller de ce maudit pays avec nos enfants et notre genre?

— Oui, mais ils ne me laisseront pas partir.

— Ils ne te laisseront pas partir! Comment faire alors?

— Il ne me reste qu'une ressource, femme.

— Laquelle?

— Celle de mourir.

— De mourir! s'écria la pauvre créature en laissant tomber le morceau de pain que sa main tremblante portait à sa bouche.

— Oh! mon Dieu! oui, de mourir: c'est le seul moyen qui me reste de vivre tranquille.

— Explique-toi, dit la vieille.

— Ecoute, dit maître Adam, je vais me mettre au lit; tu courras chez le médecin qui ne viendra pas, parce qu'il saura qu'il n'a rien à gagner, soit qu'il me sauve ou qu'il me tue, et demain matin je serai mort faute de secours: voilà tout. Peut-être seulement qu'alors on lapidera ce coquin de médecin: ça me fera plaisir.

— Ce n'est donc pas tout de bon que tu veux mourir? murmura la bonne Babilana qui commençait enfin à comprendre.

— Pas si bête! dit maître Adam; mais, une fois qu'ils me croiront mort, les créanciers seront moins durs pour toi peut-être. Quant à moi, j'arrangerai la chose avec Fra Bracalone qui m'a promis de me garder, et je filerai à Rome où vous viendrez tous me rejoindre.

— A Rome?

— Oui, à Rome, c'est le pays des arts. Là, on appréciera peut-être le talent qu'ici on méprise; et puis je veux voir enfin ce fameux Jugement dernier de Michel-Ange dont on parle tant.

— Qu'est-ce que Michel-Ange? interrompit Babilana.

— C'est un gaillard qui peignait aussi des âmes du purgatoire; eh bien, nous verrons s'il n'y a pas moyen de lui faire son pendant.

— Je n'augure pas grand'chose de bon de tout cela, répondit la vieille en hochant la tête: c'est tenter Dieu.

— Que diable veux-tu qu'il nous arrive de pis que ce qui est? Les situations désespérées ont cet avantage, qu'elles ne peuvent chan-

ger qu'en mieux. Va chercher le médecin, femme.

— Eh! s'il allait venir?

— S'il allait venir, cela changerait peut-être la chose, et je pourrais bien mourir tout de bon. Mais sois tranquille, il ne viendra pas; va donc, va.

— Il faut bien le faire, puisque tu le veux, dit la vieille, habituée à obéir passivement à son mari depuis vingt-cinq ans.

Et elle alla chercher le docteur.

Maître Adam, resté seul, s'approcha du fragment de glace devant lequel il faisait sa barbe et commença à se peindre la figure comme un acteur qui jouerait le spectre de Ninus dans *Sémiramis*. Nous nous sommes trop étendu sur le talent du respectable héros de cette histoire, pour qu'on ait la crainte que ce talent pût faiblir lorsqu'il l'exerçait sur lui-même et dans une circonstance aussi grave. Bientôt, en effet, la figure du vieillard présenta tous les symptômes d'une maladie mortelle arrivée à sa dernière période. Maître Adam en suivait les progrès avec une satisfaction d'amour-propre réelle. Enfin, lorsqu'il se crut suffisamment grimé, il alluma la dernière chandelle qui restait dans la maison, ménagea sa lumière comme aurait pu le faire Rembrandt, et alla se coucher dans l'un des lits.

Ces préparatifs étaient à peine finis que la vieille Babilana rentra. Comme l'avait pensé maître Adam, le médecin avait refusé, non pas de la suivre, mais, prétextant des visites plus urgentes, avait remis la sienne à un autre moment. La bonne femme venait donc rapporter cette réponse à maître Adam, lorsqu'elle l'aperçut étendu sur son lit et éclairé seulement par le rayon funèbre et vacillant de sa dernière chandelle. L'apparence de l'agonie était telle que, toute prévenue qu'eût été la pauvre Babilana, elle jeta un cri d'effroi en apercevant ce visage pâle et défiguré. Maître Adam se hâta de la rassurer; mais, quelque chose qu'il pût lui dire, elle n'en était pas moins toute tremblante encore lorsqu'on frappa à la porte.

C'était le propriétaire, accompagné des recors. Il avait appris la maladie subite de maître Adam et craignait quelque procès avec les héritiers; de sorte qu'il désirait, si la chose était possible, enlever les meubles du vivant du peintre. Ce n'était pas, comme nous l'avons dit, une opération difficile à terminer. Après avoir visité la première pièce, qui était déjà à peu près vide, ils entrèrent dans la seconde, et, sans être attendris par les plaintes du mourant, ils s'emparèrent d'abord du lit en face de celui où il était couché. Puis, remarquant que, par un raffinement de sybaritisme tout à fait indélicat chez un débiteur, maître Adam avait choisi le plus confortable pour y mourir, ils soulevèrent doucement le matelas sur le-

quel il était étendu, tirèrent adroitement les deux matelas inférieurs, et le reposèrent à côté de la couchette. Pendant ce temps, la vieille Babilana pleurait et priait; mais le propriétaire est, dans tous les pays du monde, un être à part et d'une nature peu accessible aux prières et aux larmes, de sorte que tout ce qu'elle put dire ne servit à rien. Les recors poursuivirent leur expédition et s'en allèrent enfin, laissant les deux chambres vides et les armoires ouvertes. Il est vrai que le malheureux propriétaire n'avait guère qu'une douzaine de mille livres de rente, ce qui, en Calabre, peut équivaloir à cinquante mille, et que la somme de laquelle était en arrière avec lui maître Adam pouvait bien monter à dix écus.

— Eh bien! mon pauvre homme, dit Babilana quand les gens de loi furent sortis, qu'avons-nous gagné à cette comédie?

— Nous y avons gagné, répondit maître Adam, un bon matelas pour toi, femme; tandis que, si j'avais été sur pied, ils auraient tout pris. Mais chut! on frappe.

— C'est le compère Mattéo, dit la bonne femme après avoir regardé par le trou de la serrure.

— Bien! Fais-le entrer, répondit maître Adam. Seulement, pour lui, je suis mort... entends-tu?

La vieille répondit par un signe de tête indiquant qu'elle avait parfaitement compris, et alla ouvrir. Maître Adam croisa les mains sur sa poitrine, ferma les yeux et ouvrit la bouche.

— Tiens, ce pauvre compère! dit Mattéo en entrant; ce que c'est que de nous!

— Oh! mon Dieu, oui, répondit la vieille Babilana; le Seigneur l'a enlevé de ce monde pour un meilleur.

— Et comment cela lui a-t-il pris?

— Ça lui a pris ce matin par une grande faiblesse dans les jambes et des étourdissements de tête.

— Tiens, c'est justement ce que j'éprouve quand j'ai un peu bu, reprit le compère.

— Hélas! ce n'était pas la même cause, répondit Babilana: le pauvre cher homme n'avait rien pris depuis vingt-quatre heures. La pauvre femme disait la vérité en croyant mentir. Puis notre propriétaire est venu, qui a tout pris, comme vous voyez.

Le compère fit signe qu'il voyait parfaitement.

— De sorte que ça lui a porté le dernier coup, continua la vieille, et à peine ont-ils été sortis qu'il est mort... Aussi ils peuvent bien se vanter de l'avoir tué! Oh! la la! mon Dieu!

— Il y a des créanciers bien impitoyables, dit le compère. Vous savez, mère Babilana, que votre mari me doit trois sous.

— Oh! mon Dieu, oui, ce pauvre cher homme, il m'a dit cela avant de mourir, et il re-

grettait bien de ne pas pouvoir vous les rendre.

— Vous a-t-il dit aussi qu'il m'avait promis un gage pour m'en répondre.

— Oui, sans doute; mais, vous le voyez, il n'y a plus rien.

— Dites donc, la mère, pour aller où il va, il n'a pas besoin de sa calotte grecque. J'en ai toujours eu envie pendant qu'il vivait; ça me fera un souvenir de lui après sa mort; moyennant cela, je vous tiendrai quitte de mes trois sous.

— Impossible, compère, impossible, s'écria la vieille; il a demandé à être enterré avec. Oh! mon Dieu! mon Dieu! un si brave homme, je ne voudrais pas pour un royaume manquer à une seule de ses recommandations.

— En voilà une drôle d'idée, dit le compère, que celle d'être enterré avec son bonnet grec! est-ce qu'il a peur d'avoir froid à la tête par hasard?

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! fit Babilana comme si la douleur l'empêchait d'entendre.

— C'est bien! c'est bien, la mère, murmura Mattéo; je vous laisse, parce que je suis si sensible que je ne puis pas voir pleurer sans pleurer moi-même; mais il n'en est pas moins vrai que votre mari me devait trois sous et qu'il devait me donner un gage.

— Eh bien?...

— Eh bien, c'est vous dire que, puisque vous ne pouvez pas me rendre les trois sous, je ne me ferai pas scrupule de prendre le gage où je le trouverai. Adieu, la mère.

— Adieu, ami de Job, murmura la vieille.

— Ah! ah! dit le compère en refermant la porte. Il paraît que tu tiens à ta calotte, mon brave homme: eh bien! moi aussi, j'y tiens!... nous verrons lequel de nous deux sera le plus entêté!...

VIII.

LA CALOTTE GRECQUE.

A peine le compère Mattéo était-il rentré chez lui qu'on frappait pour la troisième fois à la porte de maître Adam; mais cette fois c'était un ami. Fra Bracalone avait, en arrivant de sa quête, appris l'accident advenu à maître Adam, et s'était empressé d'accourir pour offrir au malade les secours spirituels et temporels. Les secours spirituels étaient quelques lieux communs qu'il avait retenus de ses exhortations *in extremis* du père Gaétano; les secours temporels étaient un flacon de bon vin de Catanzaro, une poule pour faire du bouillon et quelques poissons renommés pour leur

délicatesse et leur légèreté. C'était, comme on le voit, un brave homme que Fra Bracalone, esclave de sa parole, et qui, aussitôt qu'il avait appris que le caporal Bombarda était en danger de mort, s'était empressé de lui apporter les indulgences promises. Mais malheureusement le caporal avait déjà repris toute sa connaissance, et, comme c'était un esprit fort, il avait repoussé, dans son attachement pour les choses de la terre, les avances que Fra Bracalone lui faisait de la part du ciel. Le digne sacristain ne s'était pas tenu pour battu; il se passait rarement plus de deux ou trois jours sans qu'il s'établît entre lui et le blessé quelque controverse sur les différents mystères de notre sainte religion, controverses dans lesquelles l'incrédule n'avait que trop souvent le dessus. Enfin, un jour que le moine et le caporal déjeûnaient ensemble, et que la table, outre un assez copieux assortiment de comestibles destinés à apaiser la faim, offrait trois carafons de vin destinés à étancher la soif, la discussion prit, comme d'habitude, une tournure théologique, et tomba sur la Sainte-Trinité. Comme d'habitude encore, le caporal commençait à mener le moine tambour battant, le défiant de lui démontrer la possibilité de la fusion d'une triple essence en une seule, lorsqu'une inspiration d'en haut illumina soudain l'esprit de l'homme de Dieu, si bien que Fra Bracalone demanda au caporal s'il se convertirait au cas où il parviendrait à lui prouver cette possibilité. Le caporal, croyant ne s'engager à rien, accepta le défi. Alors Fra Bracalone prit une carafe vide, y versa les trois carafons pleins, et étendant le bras vers son adversaire:

— Voici ma réponse, dit-il d'une voix triomphante.

— Comment cela? répondit le caporal.

— *Tres in unum*, trois dans un.

L'argument était irrétorquable; aussi le caporal Bombarda, à compter de ce jour, rompit-il bravement avec l'incrédulité, et crut-il au reste de nos saints mystères comme s'ils lui avaient été démontrés avec la même exactitude mathématique que celui de la Trinité. Cette humilité avait touché profondément Fra Bracalone, et il s'était véritablement attaché à son néophyte. Aussi n'était-ce pas sans un chagrin véritable qu'il l'avait vu partir pour Messine. Il en était résulté que cette affection inspirée par le fils lui avait fait oublier les anciens griefs contre le père. C'est ce que nos lecteurs ont pu déjà deviner lorsqu'ils ont vu Fra Bracalone prêter courtoisement son âne à maître Adam, et c'est ce qui ne doit leur laisser aucun doute en voyant le bon mouvement qui amenait au lit de mort de maître Adam le sacristain et ses provisions. Fra Bracalone parut donc véritablement affecté, lorsque la vieille Babilana, allant au-devant de lui

dans la première chambre, lui annonça le malheur qui venait de lui arriver, et lui demanda s'il ne voulait pas venir dire quelque prière au chevet du lit mortuaire. Mais le récit de la vieille rappelait au sacristain une autre promesse engagée: c'était celle de faire à son ami maître Adam des funérailles dignes de lui. Il refusa donc en disant qu'il n'avait pas trop de temps pour ordonner toutes les dispositions du convoi, et que, comme il devait veiller le mort dans l'église, il réciterait près du cercueil toutes les prières que l'âme la plus exigeante pourrait désirer. Ce disant, il se retira, laissant ses provisions, et promettant d'envoyer immédiatement une bière décente et qui n'aurait pas encore servi (1).

Maître Adam n'avait pas perdu un mot de la conversation, et il voyait à la fois, dans ce que venait de faire et de dire le sacristain, un bon et un mauvais côté; le bon côté était les provisions apportées et dont le mort commençait à éprouver le besoin; le mauvais côté était cette exactitude scrupuleuse de Fra Bracalone à tenir ses engagements, et dont le vivant s'épouvantait. En effet, si Fra Bracalone restait toute la nuit près de sa bière, il fallait que maître Adam se décidât à être enterré ou prit le parti de mettre le moine dans sa confiance. L'enterrement était désagréable, la confiance dangereuse. Maître Adam avait compté sur la solitude de l'église pour en sortir sans être vu, et le lendemain sa femme eût expliqué sa disparition en disant que la madone de Nicotera lui était apparue en songe, conduisant glorieusement maître Adam au ciel. Dès lors, l'absence du corps s'expliquait facilement, le respectable peintre n'étant pas doué, comme Dieu, de l'universalité, et ne pouvant pas être à la fois au ciel et sur la terre. Ce beau plan se trouvait donc menacé dans son exécution; mais nos lecteurs connaissent assez maître Adam pour avoir apprécié déjà sa foi inaltérable dans la Providence, car il est à remarquer que ceux pour lesquels elle a le moins fait sont toujours ceux qui comptent le plus sur elle. Il s'occupa donc du présent, laissant l'avenir aux mains de Dieu, et ordonna à sa femme de préparer un souper tel qu'il convient à un homme qui n'a pas mangé depuis trente heures, et qui, ce repas fait, ne sait plus quand il mangera.

La bonne Babilana se mit à l'œuvre, et, avec l'aide de quelques voisins charitables, réunit ce qu'il fallait pour l'apprêter, car de pot-au-

feu, de gril et de poêle, il n'en était plus question chez maître Adam. A mesure qu'il n'y avait plus chez lui rien eu à frire, griller ni bouillir, il s'en était défait plus ou moins avantagement. Grâce à cette obligeance qu'elle n'eût peut-être pas trouvée en toute autre occasion, la pauvre vieille en arriva glorieusement à ses fins, et, au bout de deux heures, elle eut apprêté un souper à faire revenir un mort. Aussi fut-ce l'effet qu'il produisit sur maître Adam qui, en le voyant entrer, se leva, comme Lazare, avec un air de béatitude qui eût pu faire croire à ceux qui eussent regardé par le trou de la serrure que l'âme du digne peintre goûtait un avant-gout de la béatitude éternelle. Dans ce moment, on frappa à la porte; la vieille Babilana se hâta de poser ses plats à terre et d'aller ouvrir: c'était la bière que l'on apportait. Cet incident, qui eût peut-être produit une certaine impression sur un mort moins philosophe que maître Adam, ne lui ôta rien de son appétit. Le digne peintre fit au contraire en cette circonstance un des meilleurs repas qu'il se souvint d'avoir jamais fait. Il tordait sa dernière bouchée de poisson et avalait son dernier verre de vin, lorsque des chants aigres et discordants se firent entendre à la porte. La vieille tressaillit.

— Ce sont les anges qui viennent me chercher, dit maître Adam. Tiens, femme, il reste encore un peu de vin dans la bouteille; donne-leur cela. Qu'il ne soit pas dit qu'ils en ont été avec moi pour leurs couronnes de papier doré et leurs ailes de carton. Pendant ce temps-là je vais m'ensevelir de mon mieux et comme il convient à un honnête trépassé. Va, femme, va!

La vieille obéit, fermant la porte derrière elle, afin que maître Adam ne fût point dérangé dans ses petites dispositions. C'était effectivement les quatre enfants de chœur du village qui venaient, ainsi que c'est l'habitude, habillés en ange avec de longues robes de calicot, des ailes de carton et des auréoles de papier, chercher le mort qui devait passer la nuit dans l'église. Derrière eux étaient les porteurs, et derrière les porteurs une partie des hommes du village, en tête desquels marchait le compère Mattéo. La bonne femme donna aux anges le peu de vin qu'elle avait; mais, comme, en raison de la misère bien connue de maître Adam, les envoyés célestes ne devaient compter que sur de l'eau claire, ils furent agréablement surpris de cette aubaine inattendue, si faible qu'elle leur eût paru sans doute venant d'un mort plus fortuné; ils entonnèrent donc le *De Profundis* d'une voix véritablement reconnaissante, tandis que les porteurs chargeaient la bière sur leur brancard et prenaient la tête du cortège, accompagnés de quatre anges et suivis du compère Mattéo qui menait le deuil et qui, grâce à l'habitude qu'ont les

(1) En Italie, on n'enterre pas, comme chez nous, dans un cimetière, mais dans un immense caveau situé au milieu de l'église et dans lequel on pénètre en levant une dalle. On laisse donc tomber le mort dans ce charnier, et, par-dessus chaque cadavre, on jette de la chaux vive pour prévenir les exhalaisons mephitiques. Cela explique comment une bière peut servir plusieurs fois.